



Marc Rebetez, La Petite-Côte

Je suis né le 11 mai 1926 à Bassecourt. J'avais un frère et deux soeurs (Thérèse, Jean et Jeanne).

Souvenir d'enfance ? Le plus ancien, c'est celui d'un avion qui passait dans le ciel et que tous les enfants du village ont poursuivi pendant un à deux kilomètres.

Quand, aujourd'hui, on voit passer les avions, on n'a pas le temps de les voir, encore moins de leur courir après. Je pense que c'est ça la transition entre l'ancienne époque et le monde d'aujourd'hui.

Mes grands-parents paternels et mes quatre tantes parlaient le patois. C'est avec elles que je le parlais. A la maison, nous ne parlions que le français.

Aujourd'hui, je le parle occasionnellement avec quelques personnes du village. Mais c'est une fois par mois.

J'aimerais bien l'entendre plus souvent. On a aussi l'occasion de lire parfois un récit dans les journaux.

L'avenir du patois ? C'est une langue qui est perdue. C'est une langue morte dans le sens qu'elle ne va plus progresser. Une langue morte, ce n'est pas seulement une langue qu'on ne parle plus mais qui ne s'enrichit plus de nouveaux mots.

Des cours de patois à l'école ? Je pense que c'est inutile. Le mieux serait de contacter les gens qui parlent bien le patois, qui ont bien l'accent (c'est nécessaire pour le patois) et puis d'avoir des textes à leur faire lire et les enregistrer. Voilà ce qu'on pourrait léguer à la postérité.

Un regret ? C'est que le patois va se perdre.